

BAYERISCHE  
STAATS-  
BIBLIOTHEK  
MÜNCHEN

# LES AMOUREUX

## SANS LE SAVOIR.

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PAR

MICHEL CARRÉ et JULES BARBIER

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Français, le  
14 novembre 1850.



### Distribution de la pièce.

LE DUC.....	MM. MICHAUD.
PRIMEROSE.....	MAILLANT.
FENICE.....	LEROUX.
ARABELLE.....	M <sup>lle</sup> A. BROHAN.
ROSA.....	RÉBECCA.
UN VALET.	

GESCHENK  
FRESENIUS

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München

La scène se passe où l'on veut.

# LES AMOUREUX SANS LE SAVOIR.

Un jardin; à droite, un pavillon; à gauche, une terrasse.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ARABELLE, ROSA. *Elles viennent de la terrasse. — Arabelle rit aux éclats.*

ROSA.

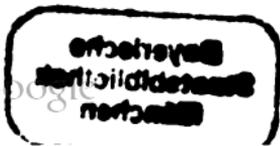
Le bel amusement de rire de la sorte!

ARABELLE.

Si je ne riais plus chacun me croirait morte!  
Qui donc rira d'ailleurs, si nous ne rions pas?  
Nous qui ne savons rien des ennuis d'ici-bas,  
Nous qui n'avons au cœur nul souci qui nous gêne  
Et ne sentons encor le poids d'aucune chaîne;  
Nous qui sommes, cousine, en notre meilleur temps,  
Dans la fleur, comme on dit, de nos dix-huit printemps,  
Aimables à souhait, et, pour faveur dernière,  
Jouissant toutes deux d'une santé prospère.  
J'ai toujours pour ma part pris grand soin d'éviter  
Tous ces donneurs d'avis propres à m'attrister,  
Qui semblent regarder du haut de leur sagesse,  
Les vains amusements où se plaît la jeunesse;  
Et ne comprennent pas, étant vieux et perclus,  
Qu'un autre sente en soi la verdure qu'ils n'ont plus.  
Foin des cœurs soucieux et des esprits moroses!  
La gaité, c'est l'éclat et le parfum des roses,  
C'est le frisson joyeux qui traverse les airs  
Quand le printemps sourit à ce vieil univers.  
Regarde ces jardins, ces arbres, ces fontaines,  
Ce soleil radieux, ces campagnes lointaines,  
Tout est gai, tout est jeune, et tout rit comme moi!

ROSA.

Si ce beau ciel toujours t'invitait seul à rire,  
Nul ne s'aviserait d'y trouver à redire,  
Mais ta gaité parfois s'exerce à nos dépens...



Oui.

ARABELLE.

ROSA.

Voilà ce qu'en toi blâment certaines gens.

ARABELLE.

Soit!

ROSA.

On te répondra.

ARABELLE.

J'aime qu'on se défende.

ROSA.

On te ripostera.

ARABELLE.

C'est ce que je demande.

Beau plaisir d'attaquer un sot qui se tient coi,  
Qui s'obstine à rester toujours maître de soi,  
Et, s'offrant sans défense aux traits qu'on lui décoche,  
Garde stupidement son esprit dans sa poche.

ROSA.

Primerose en ce cas est l'homme qu'il t'en faut.

ARABELLE.

Lui? Comment l'entends-tu?

ROSA.

J'entends que son défaut

N'est pas de recevoir tes coups sans te les rendre,  
Et que, lorsqu'on l'attaque, il songe à se défendre.

ARABELLE.

Tu plaiderais pour lui volontiers au besoin.

ROSA.

Je ne le crois pas homme à m'en laisser le soin;  
Il a la langue vive et prompte à la réplique.

ARABELLE.

Le teint frais, et le nez tout à fait héroïque.

ROSA.

Parlons à cœur ouvert, nous sommes sans témoins;  
Tu l'épargnerais plus si tu le craignais moins.

ARABELLE.

Je ne vois rien en lui qui soit si redoutable.

ROSA.

C'est que tu ne vois pas tout ce qu'il a d'aimable.

ARABELLE.

Que ne me prêtes-tu tes regards complaisants.

ROSA.

Les tiens s'adouciront lorsqu'il en sera temps.

ARABELLE.

Quel dieu leur donnera cette indulgence extrême?

ROSA.

Un petit dieu malin, plus malin que toi-même,  
L'Amour.

ARABELLE.

L'Amour!

ROSA.

Qui sait si ce dieu dont tu ris  
Ne se vengera pas bientôt de tes mépris.

ARABELLE.

Pourquoi ne dis-tu pas tout simplement la chose?  
Il est clair que je suis folle de Primerose.

ROSA.

Vous avez, à coup sûr, grand plaisir à vous voir.

ARABELLE.

Et nous nous adorons tous deux sans le savoir.

ROSA.

Peut-être.

ARABELLE, *riant.*

C'est charmant!...

*(Le duc sort du pavillon, une lettre à la main.)*

## SCENE II.

LES MÊMES, LE DUC.

ARABELLE.

Savez-vous la nouvelle,  
Mon oncle?... Primerose est aimé d'Arabelle.

LE DUC.

Je n'en crois pas un mot.

ARABELLE.

Ma foi, ni moi non plus.  
Mais votre fille en sait plus que nous là-dessus.  
Je vois qu'il faut aimer tôt ou tard quelque chose  
Et que je suis réduite à choisir Primerose.

LE DUC.

Pourquoi le choisis-tu? Primerose, ma foi,  
S'inquiète fort peu d'être choisi par toi.

ARABELLE.

Vraiment? Eh bien, tant mieux! c'est en quoi je l'admire!  
Et je le lui rends bien, vous pouvez le lui dire.

LE DUC.

A ton aise, ma fille, on ne te contraint pas.

La route s'ouvre à peine au devant de tes pas,  
Parcours-la librement sans cueillir au passage  
Cette fleur de l'amour si charmante à ton âge.

ARABELLE.

Rosa la cueillera pour moi,

ROSA.

C'est déjà fait :  
Je confesse tout haut que Fénice me plaît.

ARABELLE.

Et vous serez heureux pourvu qu'on vous unisse.

ROSA.

Oui.

ARABELLE.

Mariez-vous donc, et que Dieu vous bénisse !

LE DUC, à Rosa.

Ce billet, mon enfant, nous promet un beau jour,  
Car il vient de Fénice et m'apprend son retour.

ARABELLE.

Voyez comme déjà son regard étincelle,  
Et comme son bonheur clairement se décèle !  
La voilà tout émue et ses vives couleurs  
Feraient pâlir l'éclat d'une grenade en fleurs.

ROSA.

Je me sauve.

ARABELLE.

Il est bon que je vous avertisse  
Qu'elle va se parer pour recevoir Fénice.

ROSA.

Non.

ARABELLE.

J'en mettrais au feu les deux mains que voilà !

ROSA.

Crois ce que tu voudras. Adieu.

ARABELLE, au duc.

Retenez-la.

(Rosa sort.)

### SCÈNE III.

ARABELLE, LE DUC.

ARABELLE.

Votre fille, seigneur, tient à paraître belle,  
Et vous feriez fort bien de vous parer comme elle.

UN VALET.

Le seigneur Primerose.

LE DUC.

Il arrive à propos.

ARABELLE.

A propos de quoi donc ?

LE DUC.

Prépare tes bons mots.

Je te laisse avec lui.

ARABELLE.

Seule avec Primerose ?

LE DUC.

Oui, je ne suis pas homme à m'alarmer sans cause.

ARABELLE.

De votre confiance il serait peu flatté.

LE DUC.

Adieu !... Disputez-vous en toute liberté.

*(Primerose paraît au fond. — Le duc le salue en riant et entre dans le pavillon.)*

## SCÈNE IV.

ARABELLE, PRIMEROSE.

*(Arabelle s'est assise. — Primerose s'approche d'elle et la salue.)*

PRIMEROSE.

Peut-on vous saluer, ma chère demoiselle ?

ARABELLE.

Essayez, cher seigneur, l'occasion est belle.

PRIMEROSE.

Vous m'attendiez ?

ARABELLE.

Mais non...

PRIMEROSE.

Tant mieux !

ARABELLE.

Joli début !

Qui vous amène ?

PRIMEROSE.

Rien, Je suis venu sans but.

ARABELE.

En passant ?

PRIMEROSE.

En passant.

ARABELLE.

Comme on entre à l'église

Ou bien au cabaret.

PRIMEROSE.

Oui.

ARABELLE.

Charmante franchise!

Ce n'était donc pas moi que vous cherchiez ici?

PRIMEROSE.

Non.

ARABELLE.

Vous en êtes sûr?

PRIMEROSE.

Parfaitement.

ARABELLE.

Merci.

Quoi de neuf?

PRIMEROSE.

La mauvaise et la bonne fortune,

La vertu, la pudeur, le soleil et la lune.

ARABELLE.

Rien de plus?

PRIMEROSE.

Si fait.

ARABELLE.

Quoi?

PRIMEROSE.

Le pourpoint que voilà.

ARABELLE.

Votre esprit est beaucoup plus vieux que tout cela.

PRIMEROSE.

J'en conviens, mon esprit est vieux comme moi-même.

ARABELLE.

Quelle caducité! Sait-on que je vous aime?

PRIMEROSE.

Pas encore.

ARABELLE.

Rosa vous l'apprendra dans peu.

N'allez pas en mourir de surprise.

PRIMEROSE.

Parbleu!

Me voilà prévenu.

ARABELLE.

Que dit-on par la ville?

PRIMEROSE.

Ce qu'on disait hier, mainte chose inutile.

ARABELLE.

Qu'y fait-on ?

PRIMEROSE.

Rien qui vaille.

ARABELLE.

Et vos amours ?

PRIMEROSE.

Je crois

N'avoir jamais crié mes amours sur les toits.

ARABELLE.

Combien adorez-vous de belles ?

PRIMEROSE.

Je l'ignore.

ARABELLE.

Cette discrétion est rare et vous honore !

Mais votre cœur sans doute est si bien encombré,

Qu'on n'y peut plus trouver une place à son gré.

PRIMEROSE.

Rassurez-vous... la clef est toujours à la porte.

ARABELLE.

Dans mainte hôtellerie il en est de la sorte,

On ne fait qu'y passer.

PRIMEROSE.

Justement.

ARABELLE.

Noble lieu,

Propre à ne recevoir que des gens sans aveu.

A propos, savez-vous que Rosa se marie ?

PRIMEROSE.

Diable ! ceci n'est plus matière à raillerie !

Quand la noce ?

ARABELLE.

Demain.

PRIMEROSE.

Pourquoi pas aujourd'hui ?

ARABELLE.

Le galant est encore absent.

PRIMEROSE.

Tant pis pour lui.

ARABELLE.

Son bonheur, par hasard, vous ferait-il envie ?

PRIMEROSE.

Oui, l'hymen fut toujours le rêve de ma vie.

ARABELLE.

Vous êtes en effet d'une étoffe de fous,  
Où s'est taillé déjà plus d'un honnête époux.

PRIMEROSE.

Hélas! ma gravité quelquefois m'inquiète.

ARABELLE.

Quand les vapeurs du vin vous montent à la tête.

PRIMEROSE.

Le plus souvent à jeun, quand j'ai l'estomac creux.

ARABELLE, *apercevant Fénice.*

Chut! ne plaisantons plus. Voici notre amoureux.

PRIMEROSE.

De quel air triomphant vers nous il s'achemine!

ARABELLE, *riant.*

Oui! — Je cours l'annoncer moi-même à ma cousine...

PRIMEROSE.

Je ne vous retiens pas.

ARABELLE.

Je vous salue.

*(Fénice parait sur la terrasse; Arabelle le salue et entre dans le pavillon.)*

## SCÈNE V.

PRIMEROSE, FENICE.

FENICE.

Eh bien!

J'interromps, je le vois, un galant entretien...

PRIMEROSE.

Hélas!

FENICE.

Commencez-vous enfin à vous entendre?

PRIMEROSE.

Pas encore!

FENICE.

Allons donc! Pourquoi vous en défendre?

Vous vous aimez, mon cher.

PRIMEROSE.

Nous nous aimons!

FENICE.

Parbleu!

Tu voudrais vainement en reculer l'aveu!

Arabelle te plaît...

PRIMEROSE.

Qui te dit le contraire.

Toute fille bien faite a le droit de me plaire.

FENICE.

Tu la trouves bien faite alors?

PRIMEROSE.

Sans contredit.

Elle a la taille fine et le pied très-petit...

FENICE.

La main blanche !...

PRIMEROSE.

Très-blanche.

FENICE.

Une bouche de rose.

PRIMEROSE.

Oui !

FENICE.

Que veux-tu de plus ?

PRIMEROSE.

Moi ? pas la moindre chose.

FENICE.

Tu l'aimes donc ?

PRIMEROSE.

Non pas.

FENICE.

Belle conclusion !

PRIMEROSE.

C'est la bonne pour moi qui fuis la passion.

FENICE.

Je te plains !

PRIMEROSE.

Et pourquoi ? Je suis sûr de la sorte  
 D'entrer chez ma maîtresse en passant par la porte,  
 De ne pas m'enrhumer chaque soir sans raison  
 A faire sentinelle autour de sa maison ;  
 De n'être point contraint, quand nous sommes à table,  
 De lui presser le pied d'une façon aimable,  
 Ou de la regarder en buvant de travers ;  
 De ne pas lui tourner de compliments en vers,  
 De ne pas me livrer à la mélancolie,  
 De ne pas l'épouser pour dernière folie,

FENICE.

Es-tu bien sûr aussi, vivant de la façon,  
De bannir à jamais l'ennui de ta maison ;  
De sourire toujours à tes folles maîtresses,  
Et de ne pas rêver de plus chastes tendresses ?

PRIMEROSE.

Je suis sûr, ce matin, d'avoir fort bien dormi ;  
De reposer mon bras sur le bras d'un ami ;  
De ne pas mériter de sérieux reproche ;  
D'avoir trente ducats environ dans ma poche ;  
De n'épouser personne et de déjeuner bien...  
Après cela, ma foi, je ne réponds de rien.

FENICE.

Je ne perds pas l'espoir de te revoir plus sage.

PRIMEROSE.

La sagesse nous vient quelquefois avec l'âge.  
Attends que je sois chauve et tu verras alors,  
Comme je saurai prendre un modeste dehors.  
Une fois ruiné, je deviens raisonnable,  
Honnête, vertueux, dévot...

FENICE.

Comme un vieux diable !

PRIMEROSE.

Comme un jeune mari.

FENICE.

Le trait ne m'atteint point.

Je suis invulnérable aujourd'hui sur ce point.

PRIMEROSE.

C'est l'amour qui te sert de rempart.

FENICE.

L'amour même.

PRIMEROSE.

Heureux homme !

FENICE.

Heureux homme, en effet.

PRIMEROSE.

Rosa t'aime.

Et demain sans retard tu l'épouses.

FENICE.

Demain.

PRIMEROSE.

C'est courageusement suivre le bon chemin.

FENICE.

Le facile courage et la douce contrainte !

PRIMEROSE.

Au mariage, enfin, tu te résous sans crainte ?

FENICE.

Sans crainte et sans regret.

PRIMEROSE.

Bonne chance, en ce cas.

Permetts-moi seulement de ne t'imiter pas.

FENICE.

Pourquoi ?

PRIMEROSE.

Je suis né libre, et libre je veux vivre.

J'ai d'ailleurs, par Vénus, une autre route à suivre.

Route bruyante et folle, au cours aventureux,

Interdite aux maris, ainsi qu'aux amoureux,

Route pleine d'attraits et de pente facile

Où la vie en riant s'enfuit d'un pas agile,

Au choc harmonieux des verres et des pots;

Au doux bruit des chansons et des joyeux propos.

FENICE.

Chacun règle ici-bas son sort à sa manière,

Mais le but est pareil, si la route diffère.

Tu cherches, en un mot, le bonheur dans le bruit ;

Moi, je le vois au fond d'un modeste réduit,

Où ma vie, à l'abri des regards de la foule,

Dans l'ombre et le silence avec lenteur s'écoule.

Je le vois en ce lieu sous ces arbres en fleurs,

Et ne désire point l'aller chercher ailleurs.

*(Arabelle et Rosa sortent du pavillon.)*

## SCENE VI.

LES MÊMES, ARABELLE, ROSA.

ARABELLE,

Seigneur, voici Rosa ; Rosa, voici Fénice.

Embrassez-vous bien vite avant qu'on vous unisse.

PRIMEROSE, *bas à Arabelle.*

Laissons-les seuls.

ARABELLE.

Pourquoi ?

ROSA, *à Fénice.*

Soyez le bienvenu.

ARABELLE.

Quel pudique embarras et quel air ingénu !

PRIMEROSE.

Ces amants ont entre eux cent choses à se dire,  
Et la discrétion veut que l'on se retire.

ARABELLE.

Non pas, moi, je veux voir comment parle l'amour,  
Pour ne pas rester coi si je vous aime un jour.

PRIMEROSE.

Quand nous en serons là, mignonne, je m'engage  
À vous dicter tout bas les paroles d'usage.

ARABELLE.

J'aime mieux les tenir de Rosa que de vous.

ROSA, *bas à Fénice.*

Que se disent-ils donc ?

FENICE.

Laissons là ces deux fous.

PRIMEROSE.

Restez, nous vous cédon's la place l'un et l'autre.

*(Arabelle s'éloigne.—Primerose la suit.)*

ARABELLE, *se retournant.*

Je vais de ce côté, seigneur, allez du vôtre.

PRIMEROSE.

Volontiers.

*(Ils sortent, chacun de son côté.)*

## SCÈNE VII.

FENICE, ROSA.

ROSA.

Ils s'en vont.

FENICE.

Oui. Je leur en sais gré.

De leurs regards moqueurs me voilà délivré.

ROSA.

D'où vient que devant eux je n'osais rien vous dire ?

FENICE.

C'est que notre bonheur, Rosa, les eût fait rire.

ROSA.

Je veux, quoi qu'il en soit, fêter votre retour.

FENICE.

Puisqu'ils ne sont plus là parlons de notre amour.  
M'aimez-vous ?

ROSA.

Je vous aime avec toute mon âme.

FENICE.

Chère enfant !

ROSA.

Nommez-moi votre femme.

FENICE.

Ma femme !

ROSA.

Ce titre m'est plus cher que le titre de sœur,  
Celui d'amante même a bien moins de douceur.  
Votre femme, Fénice ! Est-il un nom plus tendre ?  
Redites-le bien haut... Je veux encor l'entendre.

FENICE.

Ma femme bien-aimée !

ROSA.

Avec quelle fierté

Je porterai demain ce titre souhaité !

Mais, hélas ! que demain me semble loin encore !

FENICE.

Levez donc hardiment ces beaux yeux que j'adore,  
Levez-les sans rougir sur votre heureux époux,  
O Rosa, ces beaux yeux pleins d'un aveu si doux !

ROSA.

Primerose rirait s'il pouvait vous entendre.

FENICE.

Primerose n'est pas digne de nous comprendre.

Primerose est un sot qui méprise l'amour,

Et qui, tout comme nous, y sera pris un jour.

ROSA.

Quel bonheur, en effet, peut égaler le nôtre !

Sommes-nous pas unis pour toujours l'un à l'autre ?

FENICE.

Pour toujours ! Et ton bras appuyé sur mon bras,

Et vers le même but marchant du même pas,

Malgré les vains propos, malgré la raillerie,

Nous suivrons doucement la pente de la vie.

ROSA.

Pareils à ces oiseaux dont les couples heureux

Semblent bercés dans l'air par un souffle amoureux

Et qui peu soucieux du temps, ou de l'orage,

Arrivent en chantant au bout de leur voyage...

*(On entend rire Arabelle.)*

Arabelle était là !

*(On voit fuir Arabelle derrière les arbres.)*

FENICE.

Que m'importe ! recoi  
Sous ses yeux ce baiser pour gage de ma foi.

ROSA.

Un baiser !

FENICE.

As-tu peur ?

*(Il l'embrasse. — Le duc entre.)*

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Enfants, grand bien vous fasse !  
Ne vous dérangez pas ; j'aime que l'on s'embrasse.  
Donnez-moi votre main, Fénice.

FENICE.

La voilà !

LE DUC.

C'est un rare trésor que vous me prenez là,  
Songez-y.

FENICE.

Je le sais.

LE DUC.

Moi, je vous en crois digne,  
Puisqu'à m'en séparer pour vous je me résigne.

ROSA.

Nous vivrons près de vous.

LE DUC.

Je l'entends bien ainsi,  
Morbleu ! ce n'est point là l'objet de mon souci.

ROSA.

Qu'est-ce donc ?

LE DUC.

Laisse-nous... va rejoindre Arabelle,  
Et ne la quitte pas que je ne te rappelle.  
Je te dirai plus tard ce que j'attends de toi.  
Va.

ROSA.

Je vous obéis.

## SCÈNE IX.

LE DUC, FENICE, puis PRIMEROSE.

LE DUC.

Fénice, écoutez-moi.

Avant le déjeuner, il faut que je vous conte  
Un plan de comédie à ma façon. — Je compte  
Sur vous et sur Rosa pour m'aider quelque peu.  
Je vous enseignerai moi-même votre jeu.

FENICE.

Soit ! voyons votre plan, seigneur.

LE DUC.

Dites le nôtre.

Ma fille aura son rôle et vous aurez le vôtre.  
D'une part, deux amants tout près de s'épouser,  
Échangent à la hâte un timide baiser  
Que le père surprend en entr'ouvrant la porte ;  
De l'autre deux railleurs, deux fous de même sorte,  
Qui se cherchent sans cesse en feignant de se fuir,  
Et s'aiment en secret en croyant se haïr...  
Vous voyez, j'en suis sûr, d'ici mes personnages.  
Le père a pour demain rêvé deux mariages.  
L'un paraît décidé, l'autre l'est beaucoup moins,  
Et c'est à l'assurer que tendent tous ses soins.  
Il s'agit pour cela d'arracher par adresse  
Du cœur de nos railleurs l'aveu de leur tendresse ;  
Et de les amener tantôt en dépit d'eux,  
A la conclusion qu'ils souhaitent tous deux.

FENICE.

S'aiment-ils en effet ?

LE DUC.

Cent fois plus qu'on ne pense.

FENICE.

Pourquoi s'obstinent-ils à garder le silence ?

LE DUC.

Ils se sont tant moqué d'eux-mêmes et d'autrui,  
Ils ont tant plaisanté sur l'amour, — qu'aujourd'hui,  
Ne pouvant plus se voir face à face sans rire  
Ils s'aimeraient cent ans sans oser se le dire.  
C'est à nous de forcer leurs cœurs à s'expliquer.

FENICE.

Comment ? Par quel moyen ?

LE DUC.

Je vais vous l'indiquer.  
Tenons-nous un peu plus à l'écart, je vous prie.  
Lorsque je suis entré dans cette galerie,  
Mon approche a fait fuir un ami curieux  
Qui de là, je suppose, avait sur vous les yeux.

FENICE.

Primerose !

LE DUC.

Je veux que le diable m'emporte  
Si notre homme n'est pas derrière cette porte.

FENICE.

Vraiment !

LE DUC.

Secondez-moi.

FENICE.

Volontiers.

LE DUC.

Le poisson,  
Si nous manœuvrons bien, va mordre à l'hameçon.

FENICE.

La porte s'ouvre.

*(Primerose entr'ouvre la porte du pavillon et écoute.)*

LE DUC.

Chut !

*(Elevant la voix.)*

Je vous dis qu'elle l'aime,  
Croyez-en ce portrait qu'elle a peint elle-même,  
Et que j'ai, ce matin, découvert par hasard.

*(Il tire un médaillon de sa poche.)*

FENICE.

Un portrait ?

LE DUC, *bas.*

C'est le mien.

*(Haut.)*

N'est-ce pas son regard,  
Son front, son nez, sa bouche, et jusqu'à sa moustache ?

PRIMEROSE, *à part.*

La moustache de qui ?

LE DUC.

C'est en vain qu'elle cache  
Le ridicule amour qu'elle a conçu pour lui,  
Ce portrait-là dit tout.

*(Bas.)*

Faites signe que oui.

FENICE.

Certainement.

LE DUC.

Parbleu !

*(Bas.)*

Notre homme nous écoute.

FENICE, *bas.*

Je comprends.

*(Haut.)*

Comme vous je n'ai plus aucun doute.

LE DUC.

Le moyen de douter devant un tel témoin ?

Songez à l'observer tout à l'heure avec soin,

Moi, j'aurai les deux yeux ouvert sur Primerose.

PRIMEROSE.

C'est de moi qu'il s'agit, il paraît.

LE DUC.

Bouche close !

*(Ils s'éloignent en causant.)***SCENE X.**PRIMEROSE, *seul,*

Ah ! diable ! tout ceci ne me paraît pas clair,

Et j'y veux réfléchir un moment en plein air.

Avant d'interroger là-dessus Arabelle,

Cherchons à débrouiller le mystère...

*(Apercevant Arabelle.)*

C'est elle !

Sauve qui peut !

*(Il disparaît derrière les arbres.)***SCENE XI.**ARABELLE, *seule, elle entre en lisant.*

Amour... Ah ! ma foi, c'est le cas

D'apprendre un peu l'amour que je ne connais pas !

De la sorte, du moins, s'il vient jamais à naître

A ses façons d'agir je le pourrai connaître...

Amour !... voyons cela... « Substantif masculin ! »

*(Riant.)*

Ah ! joli !... substantif... que ce livre est malin  
 Et qu'il sait galamment vous présenter la chose.  
 Je le savais sans lui... Voyons toujours la glose !  
 « Substantif masculin... » Bien... « C'est le sentiment  
 » De l'homme pour la femme et réciproquement ;  
 » Soit que d'un goût changeant il ait la promptitude,  
 » Soit qu'il se continue et passe en habitude !... »  
 Comme c'est engageant !... « On dit amour naissant,  
 » Extrême, impétueux, aveugle, extravagant,  
 » Vif, tendre, violent, désordonné, crédule,  
 » Sincère, honnête, vrai, délicat, ridicule... »  
 Primerose à coup sûr choisirait celui-là !

*(Elle jette le livre.)*

A-t-on jamais rien vu de sot comme cela !

*(Apercevant Rosa et Fénice.)*

Nos amants !... bon !... Il faut encore les entendre ...  
 Ce que je veux savoir ils pourront me l'apprendre  
 Et je m'instruirai là mieux qu'en aucun traité.  
 Pour les laisser causer en toute liberté,  
 Dormons !

*(Elle s'assied et feint de dormir. — Fénice et Rosa paraissent sur la terrasse.)*

## SCÈNE XII.

ARABELLE, FENICE, ROSA.

ROSA, *bas*,

Elle dort.

FENICE.

Non.

ROSA.

Croyez-vous ?

FENICE.

Sans nul doute !

On ne dort pas, Rosa, lorsqu'il faut qu'on écoute.  
 Je gage qu'elle veut surprendre l'entretien.  
 Nous sommes tous d'accord, elle n'en perdra rien.

ARABELLE, *à part*.

Vont-ils parler tous bas ?

FENICE, *élevant la voix*.

Oui, ma chère, la chose  
 Est comme je vous dis... notre ami Primerose

Aime Arabelle.

ARABELLE, *à part.*

Moi!

ROSA, *d'un air très-étonné.*

Se peut-il ?

FENICE.

Hélas ! oui.

ARABELLE, *à part.*

Hélas ! L'impertinent !

FENICE.

Je le sais d'aujourd'hui.

En vain il a voulu se mentir à lui-même,  
Je l'ai forcé tantôt d'en convenir, — il l'aime !

ROSA.

O ciel !...

FENICE, *bas.*

Mais dites-donc autre chose.

ROSA, *bas.*

Ah ! ma foi !

Je ne sais pas mentir, Monsieur, mentez pour moi.

FENICE.

Croiriez-vous qu'il a fait des vers ?

ROSA.

Pour Arabelle ?

FENICE.

Oui, de très-jolis vers !

ARABELLE, *à part.*

Vraiment !

ROSA.

Les connaît-elle ?

FENICE.

Non !

ARABELLE, *à part.*

S'il pouvait les dire un peu pour m'égayer !

FENICE.

Primerose n'a point osé les envoyer !

C'est fort triste, ma foi !

ROSA.

Fort triste !

FENICE.

Un vrai martyr !

ROSA, *bas.*

Dites vite les vers ou j'éclate de rire !

FENICE, *tirant un papier de sa poche.*  
Voulez-vous les entendre?

ROSA.

Oh ! oui !

FENICE.

Pauvre garçon !

Il me les a donnés en pleurant.

ROSA, *tristement.*

Ah !

FENICE.

Chanson.

*(Lisant.)*

Belle enfant que rien ne touche,  
Ton rire moqueur,  
A tout moment effarouche,  
L'aveu qui monte à ma bouche  
Du fond de mon cœur.

ARABELLE, *à part.*

Bien !

FENICE, *reprenant.*

Hélas ! j'en ai ri moi-même.  
L'amour outragé  
Se souvient de ce blasphème;  
Je ne sais plus dire : J'aime;  
L'amour s'est vengé !

Cette chanson-là n'est pas couleur de rose,  
Vous voyez.

ROSA.

Oui.

*(Elle rit dans son mouchoir.)*

FENICE, *bas.*

Chut donc !

*(Haut.)*

Malheureux Primerose !

*(Lisant.)*

Donc à ses plaisirs, ma belle,  
Laissons-nous charmer.  
Le temps, à la faux cruelle,

Nous mesure de son aile,  
La saison d'aimer.

Si nous tenons ce langage,  
En nos verts printemps,  
Que dirons-nous donc quand l'âge  
Aura, sur notre visage,  
Marqué soixante ans!

L'ai-je dit?... Elle a mis sa pauvre âme à l'envers.

ROSA, *bas*.

Mon père, savez-vous, écrit fort bien en vers...  
Ne m'en ferez-vous pas ?..

FENICE, *bas*.

Oh! moi, c'est autre chose,  
Aimer en vers n'est pas de mon goût, j'aime en prose.  
(*Il veut l'embrasser.*)

ROSA, *s'échappant*.

Eh bien ?

FENICE.

Ah! mon Dieu!...

ROSA.

Quoi?

FENICE.

Votre cousine est là!

Pourvu qu'elle n'ait rien surpris de tout cela!

ROSA, *bas*.

Oh! comme vous mentez! me mentez-vous de même,  
A moi?

FENICE, *bas*.

Je ne mens pas quand je dis que je t'aime!  
Je veux le dire encor, tout haut... et puis tout bas,  
Je t'aime!... et le disant, je ne mentirai pas.

ROSA, *bas*.

Mon père nous attend.

FENICE, *haut*.

Avant qu'elle s'éveille,

(*Bas.*)

Fuyons! Nos vers, je crois, lui restent dans l'oreille.

ROSA, *bas*.

Peut-être dans le cœur.

(*Ils entrent dans le pavillon et se penchent à la fenêtre pour observer Arabelle. Le duc vient les rejoindre et écoute avec eux, sans être vu, les deux scènes suivantes.*)

## SCÈNE XIII.

ARABELLE, FENICE, ROSA, LE DUC, dans le pavillon.

ARABELLE.

*(Elle ouvre un œil et, se voyant seule, elle part d'un grand éclat de rire.)*

Primerose amoureux !

Soupirant, languissant, rimant !... le malheureux !

Ai-je fait ce ravage en sa pauvre personne !

Après cette nouvelle, il n'est rien qui m'étonne.

Baste ! il n'en mourra pas !... ses vers sont bons d'ailleurs.

Ah ! pourquoi Primerose est-il de ces railleurs

Pour qui toute faiblesse est chose dérisoire !

S'il leur vient une larme on n'ose plus y croire !

N'importe !... je sais tout !... La belle qualité

Que d'avoir tant soit peu de curiosité !...

Mais le voici, je crois...

*(Primerose paraît au fond.)*

## SCÈNE XIV.

ARABELLE, PRIMEROSE. — FENICE, ROSA et le DUC, dans le pavillon.

PRIMEROSE, apercevant Arabelle.

Pardon, je me retire...

ARABELLE.

Pourquoi donc !

PRIMEROSE.

Avez-vous quelque chose à me dire ?

ARABELLE.

Moi?... Non, et vous ?

PRIMEROSE.

Ni moi !

ARABELLE.

Vraiment !

PRIMEROSE.

Vraiment ?

ARABELLE, s'asseyant.

Fort bien !

Restez donc, s'il vous plaît, et ne nous disons rien.

PRIMEROSE, *à part.*

Au fait, il vaudrait mieux franchement tout lui dire,  
Car, enfin, s'il est vrai... mais non, elle va rire...  
Plutôt que d'avouer sa faiblesse, elle irait...  
Qui sait?... jusqu'à nier l'histoire du portrait;  
Et moi je resterais confus comme une bête.

ARABELLE, *à part.*

Gageons qu'il rentrait ses vers, quoique poète.  
Tout bien considéré, je ne dois pas parler.

PRIMEROSE.

Je serais pris au piège, il vaut mieux m'en aller.

ARABELLE, *se levant.*

(Nouveau silence.)

Baste! voyons!...

PRIMEROSE, *se levant.*

Ma foi, je tente l'aventure.

(Ils se rapprochent en se promenant et se rencontrent au milieu du théâtre, puis ils se regardent très-sérieusement; après un moment de silence ils partent d'un grand éclat de rire, mais ils reprennent aussitôt leur sérieux, et se regardent de nouveau avec gravité.)

ARABELLE.

Vous riez?

PRIMEROSE.

Non, et vous?

ARABELLE.

(*à part.*)

Non plus... J'en étais sûre.

PRIMEROSE, *à part.*

Je l'avais bien prévu.

ARABELLE.

Vous rimez donc?

PRIMEROSE.

Un peu...

Vous peignez donc?

ARABELLE.

Un peu...

PRIMEROSE, *à part.*

Ne livrons pas le jeu.

(Haut.)

Certain portrait de vous m'a plu, sur ma parole.

ARABELLE.

Ah!— J'ai lu certains vers de vous, dont je suis folle.

Ah !

PRIMEROSE.

ARABELLE.

Ces vers vont au cœur.

PRIMEROSE.

Le portrait est charmant.

ARABELLE.

Savez-vous de quels vers je parle ?

PRIMEROSE.

Non, vraiment !

Mais vous, savez-vous pas quelle est cette peinture?..

ARABELLE.

Non.

PRIMEROSE.

Voyons !...

ARABELLE.

Quoi !... voyons?...

PRIMEROSE, *à part.*

Bizarre créature !...

ARABELLE, *à part.*

Etrange original !

PRIMEROSE.

Le portrait...

ARABELLE.

La chanson?...

Elle est pour moi ?

PRIMEROSE.

Pour vous ? en aucune façon.

Je n'ai rien fait pour vous ; mais ce portrait, ma chère,  
Ce portrait, c'est le mien, direz-vous le contraire.

ARABELLE.

Quel portrait ?

PRIMEROSE.

Ah ! parbleu ! c'est fort !

ARABELLE.

C'est inouï !

Vous n'avez pas rimé cette chose aujourd'hui :

Belle enfant, que rien ne touche.

Et cœtera ?

PRIMEROSE.

Non.

ARABELLE.

Bien !

PRIMEROSE.

Mais vous, avec franchise,

Là... m'avez-vous peint ?

ARABELLE.

Non ! que faut-il que je dise ?

PRIMEROSE.

Alors, c'est différent... n'en parlons plus.

ARABELLE.

D'accord.

*(Ils s'éloignent.)*

PRIMEROSE, à part.

Eh bien ! j'avais raison...

ARABELLE, à part.

Eh bien ! avais-je tort ?

*(Nouveau silence.)*

PRIMEROSE, revenant à Arabelle.

Bah ! tant pis ! Vous m'aimez.

ARABELLE.

Qui ? moi ? l'histoire est neuve,

C'est vous qui m'aimez.

PRIMEROSE.

Moi?... non pas !

ARABELLE.

J'en ai la preuve.

Mon Dieu ! convenez-en !

PRIMEROSE.

Mais je vous dis, morbleu !...

ARABELLE.

Ce n'est personne alors !

PRIMEROSE.

Soit.

ARABELLE, s'éloignant,

Adieu donc !

PRIMEROSE.

Adieu !

ARABELLE, revenant sur ses pas.

Nous ne nous aimons pas, l'affaire est éclaircie.

PRIMEROSE.

Oui... Voulez-vous mon bras ?

ARABELLE, s'éloignant de nouveau.

Non, je vous remercie.

(*Se retournant.*)

Ah ! vous vous entendez à faire votre cour.

PRIMEROSE.

Et vous à bien gagner les cœurs.

(*Ils se rient au nez.*)

ARABELLE.

Adieu !

PRIMEROSE.

Bonjour !

(*Ils sortent en riant chacun de son côté. Le duc, Fénice et Rosa sortent du pavillon.*)

### SCENE XV.

LE DUC, FÉNICE, ROSA.

LE DUC.

Tout va bien ! vainement chacun des deux s'entête,  
 Nous allons les forcer jusque dans leur retraite,  
 Et leur cœur n'a pas dit encor son dernier mot.  
 Jusqu'ici vous m'avez secondé comme il faut :  
 Il s'agit maintenant d'achever votre ouvrage.  
 Tôt donc ! à votre rôle, enfants, et bon courage !  
 Eh bien ! vous vous taisez !

FÉNICE.

Je dois vous avertir

Que la pauvre Rosa n'entend rien à mentir ;  
 Elle n'a pas l'humeur des filles de son âge  
 Et jouerait, que je crois, fort mal son personnage.  
 Ce n'est pas un reproche, au moins ; mais je craindrais  
 Qu'elle ne compromît par là vos intérêts.

ROSA.

Et moi, mon père, il faut que je vous avertisse  
 Que personne à mentir n'a l'aplomb de Fénice.  
 Non que je lui reproche en aucune façon  
 Le rôle dont vous-même avez fait la leçon.  
 Mais, enfin, convient-il aux yeux de la famille  
 Qu'un si rusé menteur épouse votre fille ?

FÉNICE.

Quoi ?...

LE DUC.

Bon ! vous-allez vous quereller, jeunes fous ?  
 Nous en reparlerons quand vous serez époux.  
 Toi, Rosa, va rejoindre au plus tôt Arabelle,

Et de ta passion lui donne la nouvelle ;  
 Vous, Fénice, attendez Primerose en ces lieux !

BOSA.

Mais...

LE DUC.

(À Fénice.) (A Rosa.)

Chut ! Mentez plus mal, et toi, mens un peu mieux.  
 (Apercevant Primerose.)

Voyez marcher notre homme, ainsi qu'une âme en peine !  
 Ce n'est pas le hasard qui déjà le ramène,  
 Croyez-moi : c'est l'amour... Je vous laisse.

(Il disparaît derrière les arbres avec Rosa.)

### SCÈNE XVI.

FÉNICE, PRIMEROSE.

PRIMEROSE, *pensif.*

Il faudrait

Cependant éclaircir l'histoire du portrait.  
 De qui diable vient-il s'il ne vient d'Arabelle ?  
 Et ces prétendus vers, rimés tantôt pour elle,  
 Se sont-ils faits tout seuls?... Que penser?... Je me perds  
 En ce maudit chaos de portrait et de vers !

FÉNICE, *à part.*

Allons !... c'est le moment de prendre un air morose ;  
 Soupçons !... Ah !

PRIMEROSE, *se retournant.*

Qu'as-tu ?

FÉNICE.

Tiens, c'est toi, Primerose !

Bonjour !

PRIMEROSE.

Bonjour !

FÉNICE.

Hélas !

PRIMEROSE.

Quel accent langoureux !

Pourquoi soupères-tu ?

FÉNICE.

Pour rien !

PRIMEROSE.

Ah ! malheureux !

Rosa ne t'aime plus !

FÉNICE.

Si fait, Rosa m'adore.

PRIMEROSE.

Eh bien ?

FÉNICE.

Ah ! qu'Arabelle est plus charmante encore !  
 Qu'elle a plus de piquant et de vivacité !  
 Et de cet air mutin qui pare la beauté !

PRIMEROSE.

Sans doute ! mais Rosa porte sur le visage  
 Cette naïveté fraîche du premier âge,  
 Cette candeur d'enfant qui pénètre les cœurs,  
 Et dans ses yeux baissés de plus molles langueurs.

FÉNICE.

C'est vrai, mais Arabelle a cette gaieté folle  
 Qui mettrait bien souvent la raison à l'école,  
 Qui, dans un doux propos, fait oublier le jour,  
 Et d'un éclat de rire illumine l'amour.

PRIMEROSE.

C'est vrai, mais ta Rosa, par toute sa personne,  
 Par le geste et la voix révèle qu'elle est bonne.  
 Elle a le don des pleurs, et quand elle sourit,  
 Ce rire vient du cœur et non pas de l'esprit.

FÉNICE.

Oui. Tu parles bien d'elle.

PRIMEROSE.

Alors, qui te chagrine ?

FÉNICE.

Ah ! voilà ! mon ami !... j'adore sa cousine !

PRIMEROSE.

Hein ?

FÉNICE.

Oui, j'aime Arabelle !

PRIMEROSE.

Es-tu fou ?

FÉNICE.

C'est ainsi.

PRIMEROSE.

Quoi ! ce brûlant amour s'est-il déjà transi ?  
 Ce matin, c'est Rosa, ce soir, c'est Arabelle !...  
 Et qu'on me parle encor de constance éternelle,  
 De flammes et de fers !... Voilà les jeunes gens !  
 Fidèles de parole et dans le fond changeants !

FÉNICE.

Permetts !...

PRIMEROSE,

Non pas, mon Dieu ! que je t'en fasse un crime ;  
 Cette inconstance, à moi, me semble légitime,  
 Et j'estime l'amour un pays étranger,  
 Où d'étape en étape il sied de voyager.  
 Mon cœur insoucieux d'être longtemps fidèle  
 Cueille l'amour nouveau comme la fleur nouvelle ;  
 Mais du moins je l'avoue et ne me vante pas  
 De sentiments outrés que je démens tout bas.

FÉNICE.

Que veux-tu ? mon amour n'était qu'une méprise,  
 A des grâces d'enfant mon âme s'était prise.  
 Je poursuivais en elle un rêve de pudeur,  
 D'innocence charmante et d'honnête candeur,  
 Qui, tout joli qu'il soit (*à part*), ô ma Rosa, pardonne !  
 (*Haut.*) A fini, mon ami, par être monotone !  
 Bref ! j'adore Arabelle. Or, si j'ai bien compris  
 Son discours de tantôt, tu n'en es guère épris,  
 N'est-ce pas ?

PRIMEROSE.

Moi ? le ciel en garde Primerose !

FÉNICE.

J'ai donc compté sur toi pour arranger la chose.

PRIMEROSE.

Plait-il ?

FÉNICE.

Oui, je craindrais de lui mal exprimer  
 De quelle passion elle a su m'enflammer  
 Elle t'écouterait beaucoup mieux je parie,  
 Et demain, s'il lui plaît...

PRIMEROSE.

Demain...

FÉNICE.

Je me marie !

PRIMEROSE.

Avec elle ?

FÉNICE.

Avec elle !

PRIMEROSE.

Adieu ! je ne puis...

FÉNICE.

Quoi ?

PRIMEROSE.

De ton malheur un jour tu te prendrais à moi...  
 C'est insensé !...

FENICE.

Pourtant.

PRIMEROSE.

C'est insensé!... Je gage,  
Que vous feriez tous deux un fort mauvais ménage.

FENICE.

Mais elle me plaît.

PRIMEROSE.

Non, elle ne te plaît point.

FENICE.

Pardieu! ce n'est pas toi qui peux juger le point.

PRIMEROSE.

Si.

FENICE.

Non.

PRIMEROSE.

Si.

FENICE.

C'est fort bien, mon cher, je me retire,  
Mais tu l'aimes d'amour quoi que tu puisses dire.

PRIMEROSE.

Moi!... le ciel m'est témoin...

FENICE.

Alors, quelle raison

De ne me pas servir?

PRIMEROSE.

Ton seul intérêt.

FENICE.

Bon!

Je ne te crois pas homme à m'aimer de la sorte.

PRIMEROSE.

Eh bien! soit! j'y consens... Après tout que m'importe!  
Soyez époux tous deux autant qu'il vous plaira,  
Et, la noce finie, advienne que pourra.  
Je m'en lave les mains.

FENICE, *apercevant Arabelle et Rosa.*

Chut! voici, ce me semble,

Arabelle et Rosa qui devisent ensemble.

Au détour de l'allée elles viendront ici;

Conte-lui mon amour, je te laisse et merci!

*(Il le serre dans ses bras et s'éloigne rapidement.)*

## SCENE XVII.

PRIMEROSE, ARABELLE et ROSA.—FENICE, *au fond, derrière la charmille.*

PRIMEROSE.

Aurait-on jamais cru ce cœur-là si frivole !  
 Enfin !... parlons pour lui puisqu'il a ma parole.  
 D'ailleurs je suis bien sûr que le brave garçon  
 Va se faire railler de la belle façon !  
 Et puis, tout cela m'est indifférent en somme !...  
 N'importe, je voudrais qu'elle raillât notre homme.

ARABELLE, à Rosa.

Je te l'avais bien dit qu'on n'aimait pas toujours.  
 Allons ! je servirai tes nouvelles amours ;  
 D'ici-là, seulement, n'en va pas aimer d'autre.

ROSA, *apercevant Fénice qui lui fait signe de venir le rejoindre.*  
 O Fénice ! jamais d'autre amour que le vôtre !

ARABELLE, voyant Primerose.

J'aperçois Primerose...

ROSA.

O ciel ! ne lui dis rien !

ARABELLE.

Va ! va ! je te rendrai compte de l'entretien !  
*(Rosa va rejoindre Fénice et s'éloigne avec lui en riant.)*

## SCENE XVIII.

PRIMEROSE, ARABELLE.

ARABELLE, à part.

De quel air prendra-t-il l'aveu de ma cousine ?  
 La pauvre enfant !... Il va se moquer j'imagine.  
*(Haut.)*

Que faites-vous donc là !

PRIMEROSE.

Je médite, à part moi.

Et vous ?

ARABELLE.

Je me promène.

PRIMEROSE.

Ah ! — Savez-vous ?

ARABELLE.

Non, quoi ?

PRIMEROSE.

Fénice n'aime plus Rosa...

ARABELLE.

Rosa, par contre,

N'aime plus Fénice...

PRIMEROSE.

Ah! — quelle heureuse rencontre!

Mais savez-vous encore... il vous aime!

ARABELLE.

Vraiment!

PRIMEROSE.

Il vient de me l'apprendre, ici, dans le moment.  
Qu'en pensez-vous?

ARABELLE.

Moi? rien! qu'en pensez-vous, vous-même?

PRIMEROSE.

Tout ce qu'il vous plaira.

ARABELLE.

Soit! il me plaît qu'il m'aime.

PRIMEROSE.

Ah!

ARABELLE.

Oui, Monsieur.

PRIMEROSE.

Fort bien! je n'en suis pas jaloux.

ARABELLE.

Rosa de son côté s'est éprise de vous!

PRIMEROSE.

Quoi! Rosa! se peut-il!

ARABELLE.

C'est elle qui m'envoie.

PRIMEROSE.

Parbleu! j'en suis charmé! rien n'égale ma joie.

ARABELLE.

Certes, vous m'enchantez!... dites à votre ami  
Que déjà ce matin je l'aimais à demi;  
Je l'adore à présent.

PRIMEROSE.

Oui, — que votre cousine,  
Sache bien que déjà je la trouvais divine!  
Je prétends l'épouser avant qu'il soit demain.

ARABELLE.

Et moi, dès aujourd'hui je lui donne ma main.

PRIMEROSE.

Bien, je cours lui porter cette bonne nouvelle.

ARABELLE.

Je cours dire à Rosa que vous n'aimerez qu'elle.

PRIMEROSE.

Je ne vous retiens pas...

ARABELLE.

Ni moi.

*(Fausse sortie.)*

PRIMEROSE.

Pardon, un mot!

C'était donc de Rosa le portrait de tantôt.

ARABELLE.

Apparemment... Fénice est donc un peu poète?

PRIMEROSE.

Probablement.

ARABELLE.

C'est clair.

PRIMEROSE.

Oui, je perdais la tête,

Quand je me figurais que vous pouviez m'aimer.

ARABELLE.

C'était folie à moi d'avoir cru vous charmer,

*(Avec une révérence.)*

Monsieur!...

PRIMEROSE, *saluant.*

Mademoiselle...

*(Ils se tournent le dos et reviennent.)*

A côté de Fénice

Tout doit céder...

ARABELLE.

Est-il beauté qui ne pâlisce,

A côté de Rosa!

PRIMEROSE.

Fénice est si joufflu!

ARABELLE.

Ma cousine a les yeux d'un gris qui vous a plu!

PRIMEROSE.

Peut-être est-il parfois un peu niais...

ARABELLE.

Peut-être.

Tant d'innocence enfin est fâcheux à connaître.

PRIMEROSE.

La conversation n'est pas riche avec lui.

ARABELLE.

A causer avec elle on périrait d'ennui.

PRIMEROSE.

Mais, quoi ! sur notre jambe on juge qui nous sommes !

ARABELLE.

Un bel œil, et voilà pour affoler les hommes !

PRIMEROSE.

Enfin ! puisqu'il m'a dit de vous faire sa cour.

ARABELLE.

Puisqu'elle m'autorise à servir son amour.

PRIMEROSE.

Et que l'aveu vous plait.

ARABELLE.

Que votre cœur s'engage.

TOUS DEUX, *ensemble en se saluant.*

Je vais l'en informer sans tarder davantage.

*(Primerose sort par la droite. Arabelle se dirige vers la gauche et rencontre Rosa.)***SCENE XIX.**

ARABELLE, ROSA.

ROSA, *suisant Arabelle.*

Eh bien ?

ARABELLE.

Eh bien ! ma chère, il refuse.

ROSA.

Vraiment !

Hélas ! que devenir ?

ARABELLE.

Choisis un autre amant.

Primerose n'est pas à ce point désirable,  
Qu'il faille en le perdant rester inconsolable.

ROSA.

Eh bien ! non je le veux punir en l'épousant.

ARABELLE, *s'arrêtant.*

Et moi, je te défends de l'aimer à présent !

ROSA.

Ah !

ARABELLE.

C'est faire à Fénice une trop vive injure,  
Et le pauvre garçon en mourrait j'en suis sûre.

ROSA.

Non.

ARABELLE.

Si.

ROSA, *marchant à son tour devant Arabelle.*  
 Qu'il meure donc alors! — chacun pour soi.

ARABELLE.

Tu n'épouseras pas Primerose !

ROSA, *se retournant.*

Et pourquoi ?

Tu l'aimes donc aussi ?

ARABELLE, *marchant devant Rosa.*

Non pas, mais l'injustice

Me révolte et je prends le parti de Fénice.

Plutôt que de souffrir enfin un trait si noir

J'épouse Primerose...

ROSA.

Oh ! que non.

ARABELLE.

Dès ce soir...

(Elle entre dans le pavillon suivie de Rosa. Primerose et Fénice paraissent au fond.)

**SCÈNE XX.**

PRIMEROSE, FENICE.

FENICE, *suivant Primerose.*

Vraiment, elle m'adore !

PRIMEROSE.

Oui.

FENICE.

Comprends-tu ma joie !

PRIMEROSE.

Oui.

FENICE.

Pour lui rendre grâce, il faut que je la voie.

Allons ! viens avec moi...

PRIMEROSE.

Non.

FENICE.

Qui te fâche ?

PRIMEROSE.

Rien.

FENICE.

Je n'oublierai jamais ce que je te dois.

PRIMEROSE.

Bien.

FENICE.

Certes, en l'épousant, je ne perds pas au change !

PRIMEROSE.

Non.

FENICE.

L'esprit d'un démon et le regard d'un ange !

PRIMEROSE.

Oui...

FENICE.

Ce je ne sais quoi qui vous ferait damner !

PRIMEROSE.

Oui.

FENICE.

Mais sois donc heureux !

PRIMEROSE.

Ah ! va te promener !

FENICE.

Comment !

PRIMEROSE.

Je n'aime pas ce ton de raillerie.

FENICE.

Et sur quoi puis-je donc te railler, je te prie ?  
 Ne sais-je pas fort bien que tu n'es pas d'humeur  
 A m'aller sottement envier mon bonheur.

PRIMEROSE.

Il est vrai, mais pourtant...

FENICE.

Sais-je pas que ton âme

Au gré de son caprice aime à changer de flamme ;  
 Et l'amour n'est-il pas un pays étranger  
 Où d'étape en étape il sied de voyager ?...

PRIMEROSE.

Mais s'il me plaît enfin de m'arrêter en route...

FENICE.

Allons donc !

PRIMEROSE.

Ne puis-je être amoureux ?

FENICE.

Toi ? j'en doute.

Eh bien, n'en doute plus !

PRIMEROSE.

FENICE.

Je te trouve plaisant.

PRIMEROSE.

Mais, morbleu ! je te dis...

FENICE.

Oui, c'est fort amusant.

PRIMEROSE.

Tu ne me crois pas?...

FENICE.

Non.

PRIMEROSE.

Eh bien, je me marie !

FENICE.

Avec Arabelle ?

PRIMEROSE.

Oui.

FENICE.

Quelle plaisanterie !

PRIMEROSE.

Morbleu ! pour te prouver qu'on ne plaisante point,  
On pourra, s'il te plaît, mettre l'épée au poing.

FENICE.

Quoi ! tu veux m'enlever ma belle ?

PRIMEROSE.

Oui, je suppose.

FENICE.

Et me tuer encor!... ce pauvre Primerose !

PRIMEROSE.

Morbleu ! je ne ris pas ! Il y faut renoncer,  
Ou par un coup d'épée il en faudra passer.

FENICE, à part.

Diantre ! c'est un peu loin pousser mon personnage !

PRIMEROSE.

Eh bien ! manquerons-nous d'amour ou de courage ?

FENICE.

Eh ! de grâce, mets-y plus de ménagement !  
Ne peut-on entre amis se tuer poliment ?

PRIMEROSE.

Poliment donc, tu veux te battre ?

FENICE.

Eh ! oui ! que diable !

*(A part.)*

Cela rendra du moins mon amour vraisemblable.

*(Haut.)*

Allons !

PRIMEROSE, *dégainant.*

Allons.

FENICE, *riant.*

L'amour est un subtil poison !

*Cedamus amori ! — Virgile a bien raison !*

PRIMEROSE,

On aime plus ou moins !

FENICE.

N'est-ce donc qu'un caprice ?

PRIMEROSE.

Qui sait ?

FENICE.

Eh bien, voyons ! qu'Arabelle choisisse !

PRIMEROSE.

Elle te choisirait !

FENICE.

Peut-elle pas changer ?

Il sera toujours temps de nous entr'égorger !

PRIMEROSE.

Non ! non !

*(Arabelle paratt sur le seuil du pavillon.)*FENICE, *l'apercevant.*

Soit !

*(Il porte la main à la garde de son épée et se dispose à dégainer.)*ARABELLE, *accourant.*

Primerose !...

FENICE, *à part.*

Enfin ! — la comédie,

Dieu me damne ! a failli tourner en tragédie !

*(Il salue Arabelle et s'éloigne en riant.)***SCÈNE XXI.**

PRIMEROSE, ARABELLE.

ARABELLE.

Pourquoi vous battiez-vous ?

PRIMEROSE.

Bon, ce n'était qu'un jeu.  
Nous voulions nous distraire en ferrailant un peu.

ARABELLE.

Ah! — Pardonnez-moi donc si je suis accourue,  
Mais allez désormais ferrailer dans la rue...

PRIMEROSE.

Je me réjouis fort malgré tout mon regret  
De savoir que j'inspire encor quelque intérêt.

ARABELLE.

Cet intérêt pourtant est chose légitime,  
Et tout le monde ici vous aime et vous estime.  
Si je me suis permis parfois de vous railler,  
C'est que je vous sais homme à vous en égayer,  
Et non de ces esprits qu'une pointe effarouche.  
Mais, croyez-le, mon cœur pense mieux que ma bouche.  
Peut-être avez-vous bien quelques petits travers,  
Mais sur vos qualités, je tiens les yeux ouverts.  
Je sais que vous avez une âme honnête et fière.  
Une probité sûre, une amitié sincère !  
Et, malgré vos efforts à prendre un air moqueur,  
Pour les peines d'autrui, quelque faiblesse au cœur;  
Je vois les actions si les mots sont frivoles,  
Et je vous crois enfin meilleur que vos paroles.  
Rosa sans doute avait des mérites bien doux  
Puisqu'elle a su toucher un homme tel que vous.

PRIMEROSE.

Vous me rendez confus; mais, malgré mon silence,  
Je sais faire la part de votre bienveillance.  
J'aurais interrompu cet éloge vingt fois  
N'était le doux plaisir d'entendre votre voix !  
Est-ce à vous de chanter les louanges des autres,  
Quand on n'a qu'à vous voir pour célébrer les vôtres !  
Et je ne parle pas de ces mille beautés  
Dont pourraient se passer vos autres qualités;  
Car vous cachez aussi sous la grâce légère  
La raison sérieuse et le devoir sévère !...  
Assurément Fénice était digne de vous  
Puisqu'il a su vous plaire et sera votre époux !

ARABELLE.

Encor Fénice ?

PRIMEROSE.

Eh bien, vous l'aimez, j'imagine ?

ARABELLE.

Moi?... comme vous aimez vous-même ma cousine.

PRIMEROSE, *tout en souriant.*

Rosa ?.. sans doute !... Mais que je l'aimerais mieux,  
Si ses yeux seulement pouvaient être vos yeux;  
Si de votre beauté je la retrouvais belle,  
Et surtout si Rosa se nommait Arabelle !

ARABELLE, *d'un ton presque moqueur.*

Mais alors, vous m'aimez ?...

PRIMEROSE, *vivement.*

Je ne dis pas cela !

(*A part.*)

Diable ! Je ne pourrai jamais en venir là !

ARABELLE.

C'est donc un compliment que vous vouliez me faire ?

PRIMEROSE.

Oui.

ARABELLE.

Vous savez pourtant qu'ils ne me plaisent guère.  
Faites-les à Rosa pour qui vous vous battez.  
Car vous vous battiez bien pour elle ?...

PRIMEROSE.

Oui.

ARABELLE.

Vous mentez !

PRIMEROSE.

Mais...

ARABELLE.

Vous mentez !

PRIMEROSE.

Soit !

ARABELLE.

Ah ! vous l'avouez vous-même !

Mais alors, pour qui donc ?...

PRIMEROSE.

Pour... pour celle que j'aime !

ARABELLE.

Et celle-là se nomme ?

PRIMEROSE.

Eh bien !

ARABELLE.

Parlez...

PRIMEROSE.

Son nom...

Tenez ! voilà déjà que vous riez !...

ARABELLE.

Mais non.

PRIMEROSE.

Si !

ARABELLE.

Non !

PRIMEROSE.

Eh bien ! son nom... si j'osais... là... sans rire...

ARABELLE.

Eh ! de grâce, osez donc ; vous me laissez tout dire !

PRIMEROSE, *tombant à ses pieds.*

Eh bien ! oui, chère enfant ! je tombe à vos genoux !

Car ce nom, c'est le vôtre, et je n'aime que vous !

Et je ne savais pas que ce mot : Je vous aime !

Répandit dans le cœur cette douceur extrême !

Ah ! dis aussi ce mot, ignoré trop longtemps ;

Je le vois hésiter sur ta bouche, et j'attends...

ARABELLE.

Je t'aime !

PRIMEROSE.

Qu'avez-vous ? vous pleurez !

ARABELLE.

Oui, je pleure !

Laisse !... Pleurer est doux ! Je rirai tout à l'heure.

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES, LE DUC, puis ROSA et FÉNICE.

LE DUC.

Courage, mes amis !

ARABELLE.

O ciel !

PRIMEROSE, *se relevant.*

Nous sommes pris.

LE DUC.

Et pourquoi, s'il vous plait, cet air d'enfants surpris ?

Allons ! qu'on se répète encore que l'on s'aime,

Et qu'on m'embrasse aussi, moi, pour mon stratagème.

PRIMEROSE et ARABELLE.

Comment ?

LE DUC.

Oui, le portrait était de ma façon,

Et c'est moi qui, pour elle, ai rimé la chanson.  
 Et tenez, justement, derrière la charmille,  
 J'entends rire Fénice à côté de ma fille.

*(Fénice et Rosa entrent en riant.)*

ROSA.

Eh bien ! cousine ?

FÉNICE.

Eh bien ! Primerose ?

PRIMEROSE.

Ma foi !

Il faut se résigner...

ARABELLE.

Résignons-nous !

LE DUC.

Eh quoi !

Raillerez-vous toujours, même votre tendresse,  
 Et faut-il qu'aux enfants j'enseigne la jeunesse ?

ARABELLE.

Il a parlé d'abord.

PRIMEROSE.

Elle m'a répondu.

LE DUC.

Mes enfants, mes enfants !... ah ! que de temps perdu !

FIN.

